

« Pour une autre lecture de « la crise ». Réanimer les esprits plutôt que relancer l'économie »,
Revue Internationale des Livres et de Idées n° 12 (juillet 2009), p. 4-7 disponible en ligne sur
<http://revuedeslivres.net/articles.php?idArt=351>

Pour une autre lecture de « la crise ». Réanimer les esprits plutôt que relancer l'économie

par Yves Citton

A PROPOS DE

George A. Akerlof & Robert J. Shiller, *Animal Spirits. How Human Psychology Drives the Economy, and Why It Matters for Global Capitalism*, Princeton University Press, 2009

Bruno Latour et Vincent Lépinay, *L'économie, science des intérêts passionnés. Introduction à l'anthropologie économique de Gabriel Tarde*, Paris, La Découverte, 2008

John Maynard Keynes, *The General Theory of Employment, Interest and Money* (1936), New York, Macmillan, 1973

Chapô

À chaque épisode de turbulence boursière, il ne manque jamais de commentateurs pour faire référence aux « esprits animaux » évoqués par John Maynard Keynes pour rendre compte de la volatilité des phénomènes financiers. À l'occasion d'un livre récent qui prétend refonder le capitalisme global sur les esprits animaux, Yves Citton se demande si les littéraires ne sont pas mieux équipés que les économistes pour saisir les enjeux de « la crise ».

Keynes est de retour, et avec lui l'interventionnisme étatique ! Milton Friedman et ses Chicago boys sucent enfin les pissenlits par la racine (qu'on leur souhaite amère) ! Après trente ans de dérégulation néolibérale, les projets socialistes ont à nouveau le vent en poupe... Qu'est-ce qui ne colle pas dans cette image ? Pour ceux qui rêvent « la crise » comme l'annonce d'un retour au bon vieux temps (des « Trente glorieuses » et de « l'économie réelle »), le réveil s'annonce d'ores et déjà douloureux : les socialistes (européens) sont plus pitoyables que jamais, le capitalisme profite des destructions d'emplois pour se recréer une nouvelle jeunesse (*meaner and leaner*), et les keynésiens ne prennent même plus la peine de lire Keynes...

La nouvelle économie de la confiance et des affects

Le livre de George A. Akerlof & Robert J. Shiller, *Animal Spirits*, a le mérite de la clarté. Comme l'indique son sous-titre – *Comment la psychologie humaine impulse l'économie, et pourquoi cela compte pour le capitalisme global* – l'argumentaire s'articule autour d'une thèse simple : en se fondant sur la « rationalité » des agents, l'économie orthodoxe (inspirée par les néo-classiques de l'Université de Chicago, Milton Friedman, Gary

Becker, Robert Lucas et cie) fait fausse route en oubliant la part d'« irrationnel »¹ qui hante nos choix de consommateurs, de producteurs, d'échangeurs et d'investisseurs. Cette part d'irrationnel a été évoquée par Keynes sous le terme d'« *esprits animaux* ». Après 30 ans d'un rationalisme excessif, il convient donc de revenir aux intuitions keynésiennes, et de réagencer l'économie orthodoxe autour de la prise en compte des effets induits par les « esprits animaux ».

L'ouvrage décline ce programme en deux phases. Il explore d'abord 5 grandes notions appelées à jouer un rôle majeur dans le nouveau modèle. La *confiance*, avec les effets multiplicateurs qui lui sont propres : c'est en effet à l'occasion de crises de confiance que s'effondrent les valeurs boursières, les institutions bancaires et les systèmes monétaires. Le sentiment d'*équité* (*fairness*) est ensuite désigné comme central en ce qu'il rend acceptables les transactions économiques « volontaires » sur lesquelles prétend se fonder le capitalisme, alors qu'au contraire le sentiment d'indignation (devant les « parachutes dorés ») menace toute la crédibilité du système. Un troisième chapitre consacré à la *mauvaise foi* et aux tentations de la *corruption* nous rappelle que les marchés assignent un prix à des valeurs qui sont de plus en plus intangibles, qui laissent donc de plus en plus de part à l'indécidable, à l'illusion et à la tromperie, et qui requièrent en conséquence une meilleure protection du consommateur et de l'investisseur contre un danger omniprésent de fraude. Après un chapitre dédié aux différentes formes d'*illusion monétaire* (fausses perceptions de l'inflation, du pouvoir d'achat, des intérêts composés, etc.), cette première partie se conclut sur la reconnaissance du rôle central que joue la *narrativité* dans nos perceptions du monde : c'est à travers des *histoires* que nous comprenons les « lois » de l'économie, et c'est à travers le pouvoir de *storytelling* qu'il faut agir sur les opinions.

La seconde partie du livre utilise ce modèle (minimal) pour répondre à un certain nombre de questions générales : Pourquoi les économies subissent des dépressions ? Sur quoi repose le pouvoir des banques centrales ? Pourquoi la finance est-elle aussi volatile ? D'où viennent les variations cycliques du marché immobilier ? etc. À chaque fois, comme de juste, ce sont les « esprits animaux » qui fournissent la clé de la réponse.

Réinventer (l'eau chaude et) la Psychologie économique

Il serait facile de critiquer le flou de cet argumentaire, qui se veut surtout de *vulgarisation* (ce qui est parfaitement louable). On sera légitimement agacé par l'analogie pesante et simpliste entre le bon gouvernement, qui doit protéger les populations de l'erraticisme des marchés, et le bon père de famille, qui « *protège son enfant de ses esprits animaux* » (p. ix). Il serait également facile de montrer qu'Akerlof et Shiller « découvrent » avec émerveillement et surprise les vertus explicatives d'intuitions aussi vieilles que l'économie politique elle-même, puisqu'on les trouve déjà en germes chez les contemporains d'Adam Smith et chez les critiques des Physiocrates (Condillac, Graslin, Béardé de l'Abbaye)². Surtout, il serait souhaitable de rappeler qu'au-delà de Keynes, c'est dans la *Psychologie économique* de Gabriel Tarde qu'on découvre une critique bien plus radicale de l'économie politique orthodoxe, ainsi qu'une théorisation bien plus puissante de l'économie des affects.

Le lecteur comprendra de façon beaucoup plus profonde et plus radicale les enjeux de la réorientation nécessaire de l'économie politique (ainsi que ceux de la crise actuelle) en lisant le bel ouvrage de Bruno Latour et Vincent Lépinay, *L'économie, science des intérêts passionnés*. Sous-titré *Introduction à l'anthropologie économique de Gabriel Tarde*, ce petit

¹ Robert J. Shiller est l'auteur d'un best-seller intitulé *Irrational Exuberance*, Princeton University Press, 2000, traduit en une quinzaine de langues.

² Sur les théoriciens (français) de l'époque d'Adam Smith, je renvoie à Yves Citton, *Portrait de l'Économiste en Physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001.

livre devait originellement servir de préface à une réédition (apparemment avortée) de la *Psychologie économique* (1902) du sociologue Gabriel Tarde (1843-1904). Il montre très bien ce qui donne à la pensée tardienne une infinie longueur d'avance sur les balbutiements de tous les marginalistes du monde, fussent-ils néo-keynésiens. Au lieu de simplement « psychologiser » les (erreurs de) calculs d'utilité (en rappelant que les *intérêts* sont toujours *passionnés*), Tarde nous invite surtout à donner à la discipline économique une nouvelle *substance* (« *l'entrecroisement des tenseurs et des vecteurs de désir et de croyance* »), un nouveau *centre de gravité* (la dynamique collective de l'invention), de nouveaux outils (comme le « *valorimètre* »), ainsi que de nouveaux *repères politiques* (nous permettant d'échapper à l'abrutissante alternative entre Étatisme et dérégulationnisme). Comme le suggèrent judicieusement les auteurs, pour rendre compte de la puissance toujours *révolutionnaire* de la *Psychologie économique*, il faut imaginer l'impression que produirait aujourd'hui la redécouverte du *Capital* de Marx, si ce livre avait été enfoui dans l'oubli après sa première édition... C'est sans aucun doute Tarde qui propose la lecture la plus incisive de la crise actuelle : à ceux qui ne connaîtraient pas encore son œuvre, ce petit ouvrage offre un point d'entrée aussi clair que plaisant – indispensable³.

Un livre-symptôme

Si le livre de Latour et Lépinay est bien plus éclairant sur l'importance et la signification réelles des esprits animaux, celui d'Akerlof et Shiller a surtout la valeur d'un *symptôme*. Symptôme *réjouissant* : à la fois sa publication et sa réception témoignent du fait que l'économie des affects est de plus en plus clairement perçue comme devant être mise au centre de nos conceptions de l'économie. *Alternatives économiques* (« *ce livre arrive à point nommé* ») paraît se trouver sur la même longueur que le *Financial Times* (« *a fine book at exactly the right time* »), qui gage que « *les économistes y trouveront une sorte de manifeste* ». Que le livre ne pousse pas sa réflexion *assez loin* est évident : il n'en demeure pas moins qu'il pousse *dans la bonne direction*. (Pour une discussion de la signification et des insuffisances de ce programme à l'intérieur du champ de la discipline économique, voir l'entretien avec Frédéric Lordon publié dans ce numéro.)

Ce livre-symptôme est toutefois relativement *inquiétant* de par ce qu'il trahit de l'attitude intellectuelle de deux sommités officielles de l'académie économiste. Même un livre de vulgarisation pourrait se fendre d'une définition un peu claire et rigoureuse de ces « esprits animaux » qui font le cœur du propos. Or ceux-ci sont tantôt assimilés à toute forme d'« idées », tantôt cantonnés aux seules errances de « l'irrationalité », tantôt élargis à toute forme d'affect, tantôt réduits à de l'incertitude ou à une simple ignorance... Surtout, l'infantilisation ne porte pas seulement sur les troupeaux de citoyens, qu'un gouvernement pastoral conduira vers les vertes prairies de la prospérité, mais aussi sur des lecteurs auxquels on déclare sans broncher (et apparemment sans ironie) que « *cette théorie n'est pas vulnérable aux attaques* » et que « *les esprits animaux fournissent une réponse facile* (an easy answer) *à chacune des questions* » (pourtant complexes !) soulevées dans la seconde partie.

L'illettrisme économiste

Une telle attitude vient peut-être de ce que ces Maîtres ès économie n'ont jamais vraiment réfléchi à ce qu'est cet « animal spirituel » assez particulier (et peut-être en voie d'extinction) qu'on appelle « un lecteur ». Ce qui frappe en effet, dans *Animal Spirits*, c'est à

³ Sur l'œuvre de Tarde, on ne saurait assez recommander la lecture du bel ouvrage de Maurizio Lazzarato, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Empêcheurs de penser en rond, 2002. Pour un effort de conceptualisation de l'économie des affects croisant Tarde avec Spinoza, voir aussi Yves Citton et Frédéric Lordon, *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 45-123.

quel point la référence à Keynes reste *creuse*. Son nom n'apparaît pas moins de vingt fois dans l'Index, c'est à lui qu'est constamment attribuée la découverte du rôle joué par les « esprits animaux » dans l'économie, et c'est bien la revanche sanglante du Keynésianisme sur l'École de Chicago que met en scène l'argumentaire – et pourtant jamais *le texte* de Keynes n'est analysé au cours des 200 pages de l'ouvrage. À croire que les plus prestigieux économistes orthodoxes – Shiller est professeur à Yale, Akerlof, professeur à Berkeley, est titulaire du Prix Nobel 2001 – se sont tellement bercés de modélisations mathématiques qu'ils en ont oublié les vertus de l'exercice (antique et insuffisamment scientifique) de la lecture et de l'interprétation des textes.

La principale citation de la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936) dans laquelle Keynes souligne le rôle joué par *les esprits animaux* dans l'économie capitaliste mérite pourtant autre chose qu'un renvoi superficiel⁴. À la lire d'un peu près, on voit se mettre en place non seulement une critique de l'instabilité (« irrationnelle ») du mode de développement capitaliste, mais aussi une critique de certaines critiques superficielles des « excès de la finance ». Reprenons donc ces quelques paragraphes, et tentons de dégager les enjeux plus profonds du rôle que jouent les esprits animaux dans la dynamique capitaliste – en se donnant *le temps des littéraires*, qui épiluchent le détail des mots et explorent les harmoniques des résonances, quitte à ne pas pouvoir traduire immédiatement leurs intuitions signifiantes en équations calculantes.

Les chimères du « besoin spontané d'agir »

Le passage en question se situe au début du paragraphe VII du chapitre XII consacré à « *L'état de la prévision à long terme* », au sein du livre IV intitulé « *L'incitation à investir* »⁵. On peut y lire ceci : « *Outre la cause due à la spéculation, l'instabilité économique trouve une autre cause, inhérente celle-ci à la nature humaine, dans le fait qu'une grande partie de nos initiatives dans l'ordre du bien, de l'agréable ou de l'utile procèdent plus d'un optimisme spontané [spontaneous optimism] que d'une prévision mathématique [mathematical expectation]. Lorsqu'il faut un long délai pour qu'elles produisent leur plein effet, nos décisions de faire quelque chose de positif doivent être considérées pour la plupart comme une manifestation de nos esprits animaux [animal spirits], comme l'effet d'un besoin spontané d'agir [a spontaneous urge to action] plutôt que de ne rien faire, et non comme le résultat d'une moyenne pondérée de bénéfices numériques multipliés par des probabilités numériques. L'entreprise ne fait croire qu'à elle-même que le principal moteur de son activité réside dans les affirmations de son prospectus, si sincères qu'elles puissent être. Le calcul exact des bénéfices à venir y joue un rôle à peine plus grand que dans une expédition au Pôle Sud. Aussi bien, si les esprits animaux faiblissent, si l'optimisme spontané chancelle, et si par suite on est abandonné au seul ressort de la prévision mathématique, l'entreprise s'évanouit et meurt, alors que les craintes de pertes peuvent être fondées sur des bases qui ne sont pas plus raisonnables que l'étaient auparavant les espoirs de profit.* »

Il s'agit bien pour Keynes d'expliquer « les crises » que provoque « l'instabilité économique ». Il sollicite la catégorie – issue de la philosophie et de la physiologie de l'âge

⁴ Pour une analyse qui dégage les enjeux les plus profonds impliqués par les intuitions de Keynes, voir André Orléan, « L'auto-référence dans la théorie keynésienne de la spéculation », *Cahiers d'économie politique* n° 14-15 (1988), p. 229-242 (disponible en ligne sur http://www.pse.ens.fr/orlean/depot/publi/autoref_keynes.pdf), ainsi que, pour une présentation plus générale, *Le Pouvoir de la finance*, Paris, Odile Jacob, 1999. Est-ce un hasard si le travail d'André Orléan recourt souvent aux mécanismes du désir mimétique inspirés par les analyses littéraires de René Girard ?

⁵ La traduction de l'ouvrage de Keynes par Jean De Largentaye est disponible en libre accès sur le site http://classiques.uqac.ca/classiques/keynes_john_maynard/keynes_jm.html. J'ai amendé la traduction. L'original anglais est également disponible en ligne sur <http://www.marxists.org/reference/subject/economics/keynes/general-theory/ch12.htm>

classique, mais « scientifiquement » discréditée depuis longtemps – d'*esprits animaux* pour souligner à quel point l'activité économique en régime capitaliste dépend d'*autre chose* que des calculs savants de la prévision mathématique. Si tout devait reposer uniquement sur cette dernière, « *l'entreprise s'évanouirait et mourrait* ». Ce qui nourrit la prospérité capitaliste, c'est un « *optimisme spontané* », un « *besoin spontané d'agir* » qui pousse les entrepreneurs et les investisseurs à poursuivre des espoirs de profits largement *chimériques*, fondés sur bien autre chose que les prévisions mathématiques.

Que vivent les bulles !

On voit qu'on est passé de l'explication des crises et des instabilités du capitalisme à l'explication de son dynamisme même et de sa vitalité essentielle. La suite du texte ajoute en effet aussitôt que ce dynamisme ne se limite pas à l'entreprise (ses investissements, ses profits) mais concerne *l'ensemble de la société* : « *Il est juste de dire que l'entreprise qui dépend d'espoirs portant sur l'avenir bénéficie à la communauté tout entière. Mais, pour que l'initiative individuelle lui donne une activité suffisante, il faut que le calcul rationnel [reasonable calculation] soit secondé et soutenu par les esprits animaux. De même que l'homme valide chasse la pensée de la mort, l'optimisme fait oublier aux pionniers l'idée de la ruine finale qui les attend souvent, l'expérience ne leur laissant à cet égard pas plus d'illusion qu'à nous-mêmes.* »

Il est difficile, à la lumière de ce texte, de ne pas être sensible à ce que les derniers mois ont connus d'étalage bien pensant d'une *Schadenfreude* aussi facilement moralisatrice que profondément tournée vers la tristesse et la mort. Que toute bulle finisse par exploser n'est pas plus douteux que le fait que nous allons tous finir six pieds sous terre. Ce qui est intéressant, toutefois, n'est pas tant « la ruine finale », qui nous menace tous avec la triste certitude de la prévision rationnelle, que ce qu'aura rendu possible le fragile et éphémère moment de déploiement de notre bulle vitale. « *De même que l'homme valide chasse la pensée de la mort* », de même que l'entrepreneur ou l'investisseur se laisse emporter par un « *optimisme spontané* » et par des « *exubérances irrationnelles* » dans des décisions qui reposent sur bien autre chose que sur des modèles mathématisés – de même la création de nouveauté repose-t-elle sur des esprits animaux nourrissant l'« *illusion* » d'une victoire possible contre « *la ruine finale* » (bien que celle-ci soit confirmée par la triste « *expérience* » des destinées humaines).

On n'aurait bien entendu pas tort de préciser que l'indignation causée par les récents déboires de la finance ne tient pas tant à l'« *optimisme spontané* » et irrationnel qui a guidé les flux financiers qu'au fait que nos optimistes investisseurs se soient d'autant plus joyeusement « animés » qu'ils jouaient avec les pensions de retraite *d'autrui*, et qu'ils bénéficiaient de parachutes dorés et de paradis fiscaux, tandis que l'*autrui* en question aurait à payer tous les frais de « la ruine finale »⁶. Plutôt que de proposer d'*en revenir* à un système reposant sur un régime de réglementation plus ferme, avec pour horizon de *retrouver* la « prospérité honnête et partagée » des Trente Glorieuses, de Bretton Wood, du New Deal – ce qui revient comme une litanie aussi bien chez les ex-néolibéraux reconvertis que chez les vétéro-antilibéraux irréductibles – mieux vaudrait tenter de prendre la mesure de *ce qui s'est ouvert à l'être à l'occasion des bulles*, des optimismes spontanés et des exubérances incontrôlées qu'ont connu les dernières années⁷.

⁶ C'est sans doute avec raison qu'on propose de réguler plus étroitement les mécanismes qui ont « spontanément » généré des illusions incontrôlées, et qu'on dénonce les opérations de captation, de détournement et de prises d'otages, à travers lesquelles certaines poches se sont remplies aux dépens des biens (et du droit) communs. Voir sur ce point les ouvrages de Frédéric Lordon, *Jusqu'à quand ? Pour en finir avec les crises financières*, Paris, Raisons d'agir, 2008, ainsi que le tout récent *La crise de trop. Reconstruction d'un monde failli*, Paris, Fayard, 2009.

⁷ Voir sur ces points le double numéro spécial 37-38 que la revue *Multitudes* consacrera à l'*Abécédaire de la crise* en septembre 2010.

Gestion et digestions

Lisons un dernier passage que Keynes consacre au rôle des esprits animaux dans le dynamisme chaotique du capitalisme : l'importance des esprits animaux « *ne signifie pas seulement que les crises et les dépressions peuvent atteindre une ampleur exagérée, mais encore que la prospérité économique est excessivement dépendante de l'existence d'une atmosphère politique et sociale qui agrée à l'homme d'affaires moyen [which is congenial to the average businessman]. [...] Lorsqu'on examine les perspectives de l'investissement, il faut donc tenir compte des nerfs et des humeurs, des digestions même et des réactions au climat des personnes dont l'activité spontanée les gouverne en grande partie.* »

Un tel texte peut se voir soumis à au moins *trois interprétations*. On peut se contenter, en un premier temps, de souligner le rôle central que joue *l'économie des affects* dans la dynamique du capitalisme qui anime nos sociétés actuelles. Ce qui impulse notre « *prospérité économique* » (ou nos « *dépressions* »), ce sont des humeurs, des tensions nerveuses, des accidents digestifs, des réactions épidermiques au climat qui n'ont que très peu à voir avec la logique mathématisée de la « *rationalité économique* » que les néo-théologiens de l'Université de Chicago et leurs épigones ont essayé de nous fourguer sous les couleurs de la « *science* ». Même si cette nouvelle théologie s'est piquée de calculer précisément tous les degrés possibles de spontanéité de notre optimisme, même si elle a fait de chacun de nous un petit « *homme d'affaires* » gérant sa petite entreprise de façon à l'aligner au mieux sur les perspectives de la « *prospérité économique* » générale, elle s'est donné des esprits animaux une version mutilée et mutilante, qui ne rend aucunement compte ni de leur dynamique réelle ni des potentiels émancipateurs dont seraient susceptibles d'autres conceptions possibles de l'économie des affects. On aura compris que c'est là en gros l'argumentaire du livre d'Akerlof et Shiller.

Atmosphère, atmosphère...

Il convient cependant d'aller plus loin. Keynes ne se contente pas d'approcher la circulation des esprits animaux au sein des nerfs, des humeurs et des digestions internes à l'économie organique de l'individu : il articule cette dernière non seulement sur « *le climat* » naturel [*weather*] mais aussi et surtout sur « *une atmosphère politique et sociale* » qui doit « *agréer à l'homme d'affaires moyen* ». L'économie des affects est par essence *transindividuelle* : elle est faite de contagions, de communications infra-conscientes, de flux trans-personnels qui nous traversent et nous constituent sans pouvoir être localisés dans aucun des agents qu'ils *animent*. On dira que c'est précisément ce type d'« *atmosphère* » propice au business que se charge de mettre en place – très activement – le néolibéralisme promu par les économistes de Chicago et analysé par les cours de Michel Foucault au Collège de France. Il s'agit de monter une ingénierie sociale capable de produire l'air conditionné d'une « *atmosphère* » qui dresse imperceptiblement chacun de nous à développer le coefficient optimal d'« *optimisme spontané* » nous permettant de lancer et de gérer nos petites entreprises individuelles, au plus proche de l'harmonie « *catallactique* » idéalisée par Friedrich Hayek.

Du point de vue traditionnel de la gauche (anti-libérale, anti-économiste), on est ici au comble de l'horreur : organiser toute la société de façon à ce que les « *hommes d'affaires* » s'y sentent le plus à l'aise possible pour faire les plus grands profits possibles... Voilà pourtant bien ce qu'ont cherché à instaurer les différents gouvernements (de droite comme de pseudo-gauche) qui se sont succédés au pouvoir au cours du dernier quart de siècle.

Excès et exagérations

Et pourtant – troisième interprétation possible du passage, repris dans son intégralité – à côté du modèle effectivement effrayant d'une société intégralement axée sur la production

optimisée du business(man), une lecture littéraire sensibilisée à la multiplicité de sens possibles peut voir s'esquisser aussi une logique d'*interdépendance*, qui ne fait de l'*average businessman* qu'une figure passagère, d'ores et déjà obsolète, dont l'arbre cache encore pour beaucoup la forêt d'un *commun* et d'une *productivité diffuse* qui constituent l'horizon réel des soubresauts récents.

Reprenons la phrase de Keynes dans le balancement d'un *double excès* qu'elle met en parallèle : le rôle joué par les esprits animaux « *ne signifie pas seulement que les crises et les dépressions peuvent atteindre une ampleur exagérée [are exaggerated in degree]* », il implique aussi « *que la prospérité économique est excessivement dépendante [is excessively dependent] de l'existence d'une atmosphère politique et sociale qui agrée à l'homme d'affaire moyen* ». L'*exagération* des inflations spéculatives et des crashes boursiers se voit mise en parallèle avec la *dépendance excessive* de la production économique envers une « atmosphère politique et sociale » – quelque chose d'éminemment impalpable, intangible, vapoureux, et pour tout dire *immatériel*.

Outre la rapacité démesurée de financiers dérégulés et sans scrupules, c'est peut-être (aussi) « *l'excès* » de la dépendance envers l'atmosphère commune et immatérielle sur laquelle repose de plus en plus la production de richesses qui explique (en partie) les « *exagérations* » stigmatisées dans les comportements de ces dernières années. Si tel était bien le cas, il importerait de veiller à ce que les bûchers que l'on prépare – non sans raison – pour y immoler les emblèmes de la déréglementation financière ne pas mettent le feu à l'ensemble de la forêt de la productivité immatérielle. Il importerait au contraire de mesurer ce que les exagérations boursières et bancaires ont permis de révéler quant à « *l'excès* » de richesses (la plus-value, le supplément de puissance, la création absolue de mieux-être) généré par le commun au fur et à mesure que se développe la dimension immatérielle de la biopolitique.

Vers l'horizon de la production diffuse

Ce qui s'esquisse à l'horizon de l'intuition de Keynes sur les esprits animaux, au-delà d'une dépendance excessive envers la centralité passagère de la figure du businessman, c'est bien une *intensification de l'interdépendance* qui caractérise le mode de production que certains essaient de décrire à travers la catégorie de « *capitalisme cognitif* »⁸. Parler de *commun* plutôt que d'« *interdépendance* » aide à percevoir qu'il ne s'agit plus seulement d'une logique d'*échanges* – conçue sur le modèle d'allocation des ressources que représente la bourse ou le commissaire-priseur de Walras. Au-delà de l'échange (de biens rivaux), nous devons impérativement nous donner d'autres modèles de coopération capables de rendre compte du fait que *la mise en commun* est à situer aussi bien à l'origine qu'au résultat de l'opération productive.

Le véritable drame de notre époque – et de la véritable « *crise* » que nous traversons – tient à ce que nos habitudes de pensée et nos institutions s'obstinent à vouloir isoler et privilégier le moment où des businessmen vendent ou échangent des biens individuels (pour un certain prix), alors même qu'une part de plus en plus grande des richesses relève, en amont comme en aval du moment de l'échange, de productions diffuses et transindividuelles, que nous nous empêchons par là même de comprendre et de valoriser.

Défis et promesses de la congénialité

Or il se trouve que ce même passage de la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* nous offre un mot précieux pour approcher cette productivité commune, diffuse et immatérielle. La « *dépendance excessive* » porte sur « *l'atmosphère politique et sociale* » en tant que celle-ci est « *congéniale* » à l'homme d'affaires moyen [*average*]. Keynes et son

⁸ Voir la bonne introduction de Yann Moulier Boutang, *Le Capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, deuxième édition augmentée, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

milieu culturel étaient aussi sensibles aux subtilités littéraires de la langue qu'à l'attrait intellectuel des modèles scientifiques. Il vaut la peine de solliciter les riches connotations des termes qu'il a choisis, avec une précision et une subtilité remarquables, pour rendre compte de la dynamique atmosphérique des esprits animaux. La *congénialité*, au-delà du fait superficiel de « convenir » et d'« être agréable » au businessman, suggère plus profondément le double fait d'entretenir une intime *familiarité* provenant d'une *origine commune* (*congénital*) et de partager un *même génie*, un *même ingenium commun* (un *congenium*).

Pour nous qui savons que le business n'est pas la seule ni la principale forme du « génie », l'expression choisie par Keynes devient remarquablement éclairante : *la production de richesses apparaît comme excessivement dépendante d'une atmosphère politique et sociale vibrant selon le congenium de l'average man*. Tout génie émane d'un processus de singularisation, dont est susceptible tout *average man* (toute « subjectivité quelconque »), et qui a ses racines profondes dans un *congenium* commun à l'ensemble de la collectivité.

Aux yeux de l'hypothèse du « capitalisme cognitif », le véritable défi que nous posent les exagérations boursières et bancaires des dernières années est donc double. Il s'agit certes de prendre appui sur elles pour analyser et attaquer les injustices et les mutilations propres au régime de production *capitaliste*. Mais il s'agit également, et de façon non moins urgente, de chercher à y percevoir ce que ces exagérations peuvent nous apprendre quant aux spécificités de la couche *cognitive* qui s'affermi à la surface de nos économies, avec les formes intensifiées de congénialité, de diffusion et de commun qu'elle fait émerger. Les *animal spirits* de Keynes nous renvoient sans doute moins à une médecine des humeurs passiste, limitée au cadre restreint d'une physiologie de l'organisme individué, qu'au besoin de nous doter d'une pensée nouvelle du *Geist* transindividuel, qui nous apprenne à mesurer tout le supplément de puissance que notre congénialité tire d'une « atmosphère » politique et sociale immatérielle, nécessaire à notre respiration commune.

De la relance à la réanimation

Keynes n'a ni annoncé, ni théorisé, ni probablement même entrevu les propriétés du « capitalisme cognitif », dont le concept ne s'est formé qu'au cours des vingt dernières années. Les interprétations proposées ci-dessus de ses « esprits animaux » relèvent d'un geste *littéraire*, qui relance et réanime un texte passé en y insufflant la richesse d'une congénialité qui lui est partiellement postérieure. Loin de relever d'un luxe oisif et futile, ce geste de relance et de réanimation est toutefois celui dont se nourrit *la vie de l'esprit*, en tant qu'elle est de nature transindividuelle et transhistorique. Une société, une communauté, une collectivité ne se définit pas seulement par ce qu'elle produit comme biens quantifiables en termes de PIB, mais aussi, voire surtout, par son travail sur les formes de vie et sur les régimes de signification dont elle hérite, et qu'elle reconfigure à chaque instant. L'activité d'interprétation littéraire n'est qu'une illustration particulièrement emblématique d'un travail *général et constant* de réagencement signifiant, où se mesure la vitalité même de toute culture.

La façon dont Akerlof et Shiller traitent leur référence à Keynes illustre – à l'inverse – le dramatique *appauvrissement* dont participe une quête purement économiste de la richesse. Ils ne reprennent du passé qu'*un mot vide*, sans forme propre, sans résonance ni connotation, un mot passe-partout qui s'échange à l'avenant contre n'importe quelle valeur, comme une pièce de monnaie qu'il suffit « *de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence* » – selon « *l'universel reportage* » dont Mallarmé dénonçait l'insuffisance, dans un texte consacré d'ailleurs lui aussi à une « *Crise* » (*de vers*). Ce terme d'*esprits animaux* qu'ils veulent remettre en circulation, ils le *relancent* sans le *réanimer* ni chercher à l'enrichir.

Or c'est précisément ce type de *relance inanimée* qui caractérise notre moment historique. Les discours et les mesures de *relance* qui se multiplient autour de nous n'ont en

effet rien d'encourageant : pousser la production (nationale) de voitures, l'exportation d'armes, d'avions et de centrales nucléaires à de nouveaux sommets historiques devrait plutôt nous inquiéter que nous réjouir. Ce dont nous avons bien plus profondément besoin, c'est d'une *réanimation* de nos esprits qui nous mette à la hauteur de notre congénialité actuelle. Cela requiert toutefois autre chose que la circulation de pièces de monnaie. La *crise de sens* que nous vivons appelle l'émergence d'*un nouvel esprit*, dont l'ébauche la plus inspirante est peut-être à trouver dans ce que Jean-Luc Nancy appelait il y a vingt ans déjà (« par provocation ») un « *communisme littéraire* »⁹ : une forme d'articulation collective dont la réanimation littéraire serait le modèle.

⁹ Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois, 1986.